

15 avril 1930 - (Marseille) VASCO -
"Vasco"

chez M. Stanislas FUMET 151

On peut se dire essayiste et ne produire que de vagues articles sans aucune portée littéraire ou artistique. Tel n'est pas le cas de Stanislas Fumet qui, trop modestement, appelle *essais* les études fouillées, suivies, pleines d'idées originales et neuves qu'il publie habituellement au « Roseau d'Or ».

Que l'on accuse Fumet de manier le paradoxe avec désinvolture, la chose est facile tant qu'on ignore le fond de ses œuvres ; elle le devient moins à la lecture de ses livres.

L'auteur de « Notre Beaudelaire » a débité dans les lettres à quatorze ans, et son active pénétration des êtres et des choses lui permet de diriger une Revue malgré l'inexpérience de sa jeunesse ardente. Pendant la guerre il a écrit beaucoup mais n'a rien publié pour des raisons d'ordre spirituel ; il compte bien reprendre, plus tard, quelques-unes des études ainsi entreprises. Stanislas Fumet est le fils d'un musicien pour lequel il possède la plus grande admiration, à savoir Victor Fumet, un des plus savants élèves de César Franck, auquel il doit le meilleur de lui-même au point de vue intellectuel et philosophique.

Stanislas Fumet, en 1925, a fondé avec Jacques Maritain, Henri Massis et Frédéric Lefèvre, la collection du Roseau d'Or qui a révélé, comme on le sait, des livres importants tels que *Le Soleil de Satan* de Bernanos ; les œuvres de Julien Green, d'Adrienne Mesurat et le fameux *Vasco*. C'est au « Roseau d'Or » que Fumet a publié *Notre Baudelaire* et récemment *Le procès de l'Art*. Entre temps, les « Editions St. Michel » ont donné *Ernest Hello ou le Drame de la Lumière* et un petit livre sur *Ste-Jeanne d'Arc*.

Fumet qui n'a que 31 ans a publié depuis sa jeunesse de nombreux articles de critique d'art, mais il ne fait pas de différence profonde entre les modalités de l'art — peinture, sculpture, musique, poésie — et lorsqu'il juge de la littérature, il se place au même point de vue. On se rendra compte, par l'intéressante interview qui va suivre, que la pensée de Stanislas Fumet est profonde, active, éblouissante et neuve ; je dis neuve, dans le sens jeune du mot pour les êtres et les choses, que juge si logiquement l'auteur du *Procès de l'Art*.

— Puisque vous voulez bien consentir à répondre pour Vasco à mes questions, je vous demanderai tout d'abord, mon cher Fumet, ce que vous pensez de la littérature moderne ?

— Je ne vois guère le moyen de parler de la littérature moderne sans vous entretenir d'abord de ce qu'on appelle « l'avant-garde ». Mot paradoxal quand on songe que ceux qui la constituent ont quelquefois — comme Max Jacob — un demi-siècle. Mais de qui nous occupons-nous sinon des novateurs ?

— Oh ! novateurs !

— Je vous accorde qu'ils le sont assez peu. Les jeunes, les moins de trente ans, ne font qu'imiter leurs aînés. Hélas ! le dix-neuvième siècle dans sa seconde moitié, a fait apparaître des précurseurs qui ont été si loin que nous ne pouvons pas les dépasser en nous jouant. Comment voulez-vous dépasser en profondeur et en connaissance du cœur humain, en droiture de conscience Baudelaire ; en densité d'expression, en grâce musculieuse et en noblesse, Rimbaud ; en gestes pathétiques et en invectives désespérées, Isidore Ducasse, « comte de Lautréamont », en qualité spirituelle, en grandeur d'âme et de cœur, en capacités de souffrir et de le dire somptueusement, Léon Bloy.

— Il serait intéressant pour les lecteurs de Vasco de connaître votre pensée sur les poètes et les écrivains, en vous plaçant même au besoin au seul point de vue de leur art.

— Je le veux bien. En dehors de Gide, de Charles du Bos, de Cocteau, quel critique d'aujourd'hui tiendra suffisamment compte des mesures essentielles de l'œuvre d'art en littérature ? Ce qui fait, malgré tout que c'est à l'école d'Apollinaire et de ses compagnons qu'il faut s'adresser pour avoir une idée de la littérature moderne, c'est que ceux-là ont un véritable attrait, un goût authentique pour l'intrinsèque de la poésie. Ils la voient, au moins toute pure, je veux dire dépouillée des éléments qui l'empêchent d'être elle-même.

— Mais ne trouvez-vous pas qu'ils abusent quand, sous prétexte de pureté, ils professent que la poésie ne doit rien vouloir dire ?

— Lorsqu'ils entendent qu'elle ne doit rien vouloir dire d'autre que ce qu'elle a dans le cœur, dans son cœur à elle, ces poètes ont pleinement raison.

— A qui croyez-vous que se rattache la jeune poésie ?

— A Rimbaud évidemment. A tel point que Rimbaud demeure encore le plus avancé des poètes en 1930, puisque ses disciples n'ont pu l'assimiler nature et qu'ils ont dû mêler à son alcool de l'eau ronsardienne et du romantisme. Rimbaud gagne la course de vitesse chaque année, hier devant les symbolistes, aujourd'hui devant les surréalistes.

— Et qu'appréciez-vous le plus dans la poésie moderne ?

— Ce n'est pas la forme qui existe peu, mais la matière qui est franche et sensible. Elle atteint, par exemple, chez Reverdy, poète éminemment plastique, une véritable beauté qui a ceci de remarquable qu'elle parle aux yeux et aux doigts. Cette matière, en outre, est soumise à un esprit intègre et qui la frappe de haut, sans intermédiaire.

— Et Max Jacob que vous me citez, il n'y a qu'un instant ?

— Max Jacob n'est pas moins attachant. Vous savez quelle est son importance dans la littérature d'aujourd'hui. Peut-être doit-il à son atavisme juif une acuité qu'il ne partage, en tous cas, avec personne. La poésie de Jacob est marquée au coin de la souffrance effective, de l'humiliation et de la peine charnelles. Max Jacob a inventé une grimace inconnue du cœur humain, entre enfer et ciel. Son christianisme a rendu son art plus profond. Je vous signale, en passant, les petits poèmes dialogués qu'il publie en ce moment dans des revues éphémères, et qui m'apparaissent comme originaux et émouvants.

— Cocteau n'est-il pas un poète d'un autre genre ?

— Certes. Cocteau se doit de rester éballe de Paris. Comme il est doué d'une formidable vitalité nerveuse, il faut s'attendre, même lorsqu'il est moralement le plus bas à le voir ressurgir de l'ombre avec une trouvaille brillante, comme

ou chose. Poète, il met sa poésie partout et la fixe dans les formes qui lui plaisent. Ces dernières années, il semblait qu'il ait pris dans le Catholicisme une conscience douloureuse du bien et du mal qui se communiquerait dorénavant à son œuvre. Chez lui, le « je » n'est plus continu : il est à chaque instant coupé par la main de l'ange de la mort. Si bien que son artificiel a pris le visage de la grandeur.

— Et le roman ?

— Cocteau nous fait passer de la poésie humaine au roman psychologique. De Radiguet, je ne vous dirai rien que l'on n'ait lu déjà. Cet enfant myope avait l'œil qui déshabille. Ses deux romans, l'un cynique et l'autre noble, resteront des témoignages de lucidité. Depuis nous avons eu Bernanos et Green. Mais il me faudrait beaucoup de temps



pour vous dire tout ce que je pense du premier et du second. Bernanos est affligé d'une puissante individualité. C'est un psychologue lyrique, très apte à nommer les détails de l'indescriptible. Il est mené, il ne se possède pas. Voilà ce qu'on admire en lui à la fois et que l'on réprouve. Impulsif et magnifiquement sincère, il est incapable de se maîtriser, de se retenir. Quand il a raison, c'est beau ; quand il a tort, l'effet est insupportable. Julien Green est exactement le contraire de Bernanos. C'est un artiste sans enthousiasme, quoique ingénu, et un romancier implacable. Tout son art, véritablement dénué d'éclat, usage et genre, pour ainsi dire, dans une mélancolie taciturne, atteste un renversement extraordinaire de la théorie de Freud. Son art m'apparaît comme le fait d'un refoulement spirituel qui produit des drames, des créatures épouvantables. Et c'est l'authenticité de ce refoulement qui rend Green supérieur, en un certain sens, à Gide lui-même.

— Pourquoi ?

— Parce que Gide a beau chercher à se peindre comme un homme vivant et ordinaire, le littérateur l'emporte chez lui. Mais, assurément, « le plus fin » des littérateurs, et je dirai le plus marquant de l'époque, non pas tant par son talent qui est grand que par autre chose. Si Gide a exercé une telle influence morale sur les jeunes gens, c'est qu'il incarne comme personne le défaut central du vingtième siècle : il y a en Gide un égoïsme tout puissant qui commande toute sa vie et qui n'a jamais pu céder même devant la beauté dont Gide a une connaissance pénétrante. On a eu raison de discerner en lui la corne diabolique mais dans tout pécheur qui se vante de son péché, la corne diabolique perce sous la peau. A quoi bon en réserver à Gide, comme on l'a fait, le misérable gloire ? Pour détruire ce qu'il y a de néfaste en lui, c'est à la bête psychologie humaine qu'il faut s'attaquer. Cœur froid, la sensualité qui l'entoure fut d'abord timide, artiste, puis perverse. Tout

le l'évolution de Gide est là. Ceux qui vainquent Gide en eux sont appelés à bénéficier des grâces que Gide refuse. Ainsi Marcel Arland, dans son inaltérable respect du vrai, plein de pitié pour le cœur de l'homme et sans illusion sur les choses ne peut que rencontrer la profondeur.

— Et Robert Sébastien ?

— Il doit beaucoup à Proust et à Gide, mais il a en lui, l'étoffe d'un écrivain et qui compose avec l'art nuancé d'un musicien et d'un poète ; il dénonce, comme Arland, l'inquiétude dans la vie, l'inquiétude dans l'œuvre. Enfin, vous voyez, je ne vous fais pas de dissertations sur la littérature moderne.

—

— Je ne crois pas précisément à cette époque. Il y a aujourd'hui des hommes de valeur ; l'addition de leurs ouvrages fera une époque, naturellement, mais quel rapport y a-t-il entre Max Jacob et Bernanos, entre Gide et Claudel, Reverdy et Ghéon, Cocteau et Ramuz ? Ce dernier occupe une place bien à part dans la littérature moderne, dans il est pourtant un élément considérable et comme artiste et comme théoricien. J'avoue que telles histoires de ce peintre si riche d'attention, comme « La guérison des maladies », ou « L'Amour du monde » font mes délices.

— Quant à Ghéon ?

— C'est le plus lié de France de nos écrivains actuels. Il n'a besoin ni de montagnes, ni de tempêtes pour exprimer son âme simple et identifier clairement, en opposition à ceux auréolés des saints, les traits durs et ridicules des chrétiens corrompus que nous sommes.

— Que pensez-vous de Claudel ?

— Claudel est le plus libre des poètes parce que son âme est une des plus humbles que je connaisse. Là est toujours la marque du génie. Le génie obéit, le talent domine les portées à l'esprit. Dans Claudel tout participe de la vie des vivants. Son catholicisme fondamental lui procure une infailible connaissance du ciel et de la terre. — J'entends : le catéchisme — et lui laisse heureusement toute sa liberté de poète, parce qu'il y a quelque chose d'enfantin en lui : son innocence. La gloire de Claudel, qui s'était imposée à travers un religieux silence avant la guerre, a pu subir ces dernières années une éclipse, mais il le fallait pour montrer de quoi on se privait en se débarrassant de lui. Oui, il y eut une éclipse en ce sens, et l'on sut que la place de ce soleil a été occupée pendant le temps qu'elle a duré, par un poète savant et didactique, auquel on doit de bien beaux vers, et aussi une prose décorative, cadre précieux pour un tableau absent : Paul Valéry.

— Et pour finir, que pensez-vous de notre époque ?

— Le plus grand mal, parce que nous sommes arrivés à un moment où, en dehors d'un certain nombre d'âmes d'élite, il ne reste à peu près plus rien du christianisme. Cependant, cet état de dévastation morale auquel, d'une manière générale, nous semblons être arrivés, a été mis en lumière par le philosophe russe Nicolas Berdiaïev dans son livre *Un nouveau moyen âge*. Cet état de dévastation va permettre une renaissance de pur christianisme qui pourrait, malgré les apparences, nous amener dans un avenir plus ou moins lointain, le triomphe de l'Eglise. Depuis deux siècles on assiste au grand délabement. Ce qui fera la perte de l'ennemi, c'est que la négation doit atteindre tôt ou tard, le bout de son rouleau, car la négation est nécessairement quelque chose de fini. Toutes les valeurs positives de la vie qui est tout de même l'œuvre de Dieu et non du démon, l'emporteront nécessairement, quand toutes les expériences auront été faites par l'homme à ses risques et périls. A la fois, je suis un ne peut plus pessimiste et on ne peut plus optimiste : les deux s'allient très bien ensemble. Plus la démolition du monde s'accroîtra, plus les âmes livrées à Dieu s'éleveront.

Albert LOPEZ